

## LE COUP DE CASSEL

par Pierre RESTANY

L'obstination tenace d'un petit professeur de l'École des beaux arts, Arnold Böde, a fixé à Cassel une nouvelle tradition de l'art moderne : depuis 1955, tous les quatre ans le musée Fredericianum le château Bellevue et le Parc de l'Orangerie, joyaux largement restaurés de la capitale de la Hesse sont le théâtre d'une large confrontation internationale, d'une exposition panorama de l'art contemporain.

Le titre de la manifestation « Documenta », est significatif : pas de compétition ni de prix, pas de sections nationales l'objectif premier est l'information objective. En fait, Documenta a été jusqu'à présent une exposition internationale organisée par des Allemands pour des Allemands. Le caractère cosmopolite du vernissage ne doit pas faire illusion. Une fois partie la clique des artistes invités et de leurs marchands, l'exposition retrouve son vrai public, et son vrai visage : un coup d'œil allemand sur le monde de l'art d'aujourd'hui.

Le succès de la première session de Documenta, qui devait déterminer l'avenir de l'entreprise, s'expliquait aisément : l'Allemagne d'après-guerre sortait à peine de son isolement, avait soif d'information et de culture. Documenta I, en montrant au public l'art du XXème siècle prohibé par Hitler, comblait une large lacune et rétablissait la continuité des échanges culturels. Documenta II (1959) fut un festival de l'École de Paris, alors à son apogée. Documenta III (1964) souligna la rivalité Paris-New-York en faisant ressortir les apports respectifs des deux métropoles.

Documenta IV, héritier d'un trop brillant passé cherchait un second souffle : il l'a trouvé en Amérique.

Si l'on pouvait parler en 1964 à Cassel d'une offensive de l'art américain, il s'agit en 1968 d'une véritable invasion. Le complice de l'opération a été « l'homme fort » de Documenta, l'expert numéro un de la section peinture, Jean Leering, directeur du musée d'Eindhoven. Que les organisateurs de Documenta s'en remettent à un spécialiste hollandais pour leur exposition, voilà qui suffit à réduire les accusations de nationalisme que l'on n'a pas manqué de

(Oltzki, Kelly, Stella) et les suiveurs anonymes.

Formes géométriques presque pures, effet lamineux optique du néon, le minimal art est partout, de Robert Morris et Larry Bell à Don Flavin et à Chryssa. L'école anglaise se place tout naturellement dans la foulée américaine : Bridget Riley, Philip King, Richard Smith.

Devant cette avalanche quantitative et qualitative des nouvelles valeurs américaines, l'Europe est réduite à la portion congrue. On l'expose dans les coins, les couloirs, les cabibis, nous sommes loin de l'époque glorieuse de 1959, et du triomphe des Mois, Pautrier, Hartung ou Soulages. Leurs successeurs, les leaders de la deuxième vague de l'École de Paris, les Yves Klein, Arman, Tinguely, Martial Rayse, Alain Jacquet, n'auront pas connu le traitement de faveur de leurs aînés.

Mal exposés, mal représentés ils n'auront qu'une alternative : la résignation ou le refus d'exposer.

Les Allemands eux-mêmes, une quinzaine en tout, ne sont guère mieux traités, à part Thomas Leff et Peter Bruning dont les sculptures sont le « clou européen » de l'exposition. Ne parlons pas des Espagnols, des Italiens, des Belges, des Brésiliens ou des Argentins : les lacunes de la sélection confluent là au défi de justice.

Christo, dont la carrière s'est à peu près également répartie entre Paris et New-York aurait dû symboliquement rétablir la balance, en érigeant en pleine ville de Cassel le monument temporaire à la gloire de Documenta IV : un gigantesque « paquet d'air » de 50 x 50 x 13, d'une envergure de 55 x 55 mètres ! Des ennus techniques perturbèrent le gonflage du ballon et en empêchèrent le déployement selon les normes prévues.

Devant cette situation, il était normal qu'un certain nombre d'artistes européens insurgent. Dans un premier temps, la contestation demeura sur le plan technique. César, Martial Rayse, Takis, Le Parc, Demaree et Morelet décidèrent de retirer leurs œuvres ainsi qu'on le constatera à la présentation et son manque d'objectivité.

... à l'art du fondateur Böde et de son successeur l'homme de culture allemand à Cassel un terrain de combat.

Sur un peu moins de 150 artistes invités, 57 viennent d'entre-Atlantique. Leur présence réelle s'étend bien au-delà de leur pourcentage numérique. Les œuvres de très grandes dimensions, se renouvelaient en trois courants « homogènes » : la peinture d'effet chromatique pure, les structures primaires, le pop-art.

Tous les leaders du pop-art, sont présents, mais ils ne sont là que pour mémoire. Par rapport à l'intensité chromatique de la post-painterly abstraction, à la sûreté et féconde rigueur du minimal art, à l'efficacité de la structuration minimale de l'espace, toute la hiérarchie des volumes du pop-art bascule - paradave ou déridion ! - dans le raffinement et l'anecdote dans l'esthétisme européen de la peinture de genre. Version modernisée d'un cadavre culturel permanent.

L'Américain d'Henry James a pris le brillant travesti de Rauschenberg pour se suivre à elle-même.

Le grand choc nous est donné par la promotion massive d'un style minimal couleur-structure. A la peinture de Kenneth Noland correspond la sculpture de Robert Morris : ce binôme archétype donne le ton. Voilà le nouveau style dans le vent, cristallisé en bloc à tous les niveaux, pionniers, novateurs, petits maîtres et épigones compris, derrière le grand-papa Albers, Ad Reinhardt et Barnett Newman triomphent. Morris Louis et Noland affirment la continuité d'un courant qui débouche sur les petits maîtres satisfaits

A quelques heures de son départ officiel, la promotion d'une tournée plus politique, italien Enzo Mari s'élançant joint à Julio Le Parc pour rédiger une motion par laquelle les signataires entendaient donner au retrait de leurs œuvres la valeur d'une contribution individuelle à la contestation générale.

La motion n'eut aucun succès. Le baromètre à Cassel n'était guère à la révolte. On attendait l'arrivée d'un commando d'étudiants de Francfort. Rien. Le S.D.S. a dédaigné Documenta : les étudiants socialistes allemands ont sans doute mieux à faire.

La place était donc libre : les marchands new-yorkais ont pu mener en toute quiétude une opération intelligente de propagande culturelle. Ils ont parfaitement réussi leur coup : l'exposition américaine, impressionnante par son effet-choc, est passionnante sur le plan de l'information. Le visiteur de Documenta IV en retirera le sentiment que la jeunesse et la fraîcheur, l'élan et la force inventive dans l'art actuel sont désormais l'avantage américain. L'Europe essouffée des cultures officielles n'a qu'à s'en prendre à elle-même. Le coup de Cassel ne peut qu'accélérer l'émigration artistique internationale vers New-York.

© L'un des pionniers du cinéma, le metteur en scène Robert Péguy, est mort dimanche, à l'âge de 85 ans, à son domicile parisien, 29 rue des Batignolles. Le défunt qui était le neveu de Charles Péguy avait, au cours de sa carrière, commencée en 1908 sous le pseudonyme de Marcel Robert, participé à la réalisation de plus de quarante films.